

Dans les griffes de la politique éducative nazie

A l'«École Industrielle et Commerciale Limpertsberg» au cours des années d'occupation du Luxembourg par l'Allemagne nazie (1940-1945)

par Paul Schumacher

70 ans après la libération du Luxembourg du joug nazi, et au seuil d'une nouvelle année scolaire, un rappel de l'expérience de la jeunesse luxembourgeoise pendant une des pires périodes de notre histoire nationale s'impose. Voici le récit du vécu d'un écolier luxembourgeois à la «Goethe-Schule», c.-à-d. l'«École Industrielle et Commerciale de Luxembourg-Limpertsberg», créée en 1892, au cours des années d'occupation du Luxembourg par l'Allemagne nazie (1940-1945). Les émotions fortes liées à l'enfance étant inaltérables, les événements dramatiques des années 40 ont laissé leur marque indélébile dans le développement intellectuel et moral des témoins oculaires de cette tragédie humaine et dans la mémoire collective de toute une génération de jeunes Luxembourgeois.

Pendant les années d'oppression et de terreur, les autorités scolaires nazies, dans un but de propagande évident, avaient baptisé l'Institut d'Enseignement au nom de l'illustre représentant du classicisme littéraire allemand Goethe. Officiellement le Centre scolaire s'appelait «Goethe-Schule». Au cours des années de l'immédiat après-guerre, le Centre d'Instruction Publique précité, reçut son nom définitif de «Lycée de Garçons Luxembourg».

Agé de dix ans, élève de l'école primaire de Heisdorf, je déclarais haut et fort, que plus tard, je désirais devenir instituteur à une école primaire en région rurale. En été 1942, les instances scolaires nazies obligeaient les bons élèves masculins, ayant atteint l'âge de dix ans, de fréquenter à l'avenir ou bien la «Hauptschule» établie à Luxembourg-ville, ou la «Goethe-Schule» établie au Limpertsberg. De l'avis général on admettait que la formation donnée dans la «Goethe-Schule» répondit le mieux à mes aspirations professionnelles. A juste titre, mes parents admettaient que je fusse encore trop jeune pour fréquenter à l'avenir une classe de l'enseignement secondaire. En outre, pour des raisons bien compréhensibles, je me révoltais contre cette décision, émanant des autorités supérieures de l'Etat. Inutile de relever que je désirais rester à l'école primaire de Heisdorf. Catégoriquement, mes parents étaient informés qu'ils avaient à se conformer à la directive. Après moult menaces, en cas de non-exécution de l'ordre, mon père, fonctionnaire d'Etat, soumis à la pression d'organes politiques, à contre-cœur me fit inscrire à la classe inférieure - la Octava - de l'Institut d'Enseignement «Goethe-Schule», que je fréquentais de septembre 1942 jusqu'en septembre 1944. Bien vite mes parents pouvaient démasquer les

véritables raisons, relatives à ce changement d'école.

La sommation s'inscrivait dans le contexte des décrets, ayant pour point de mire la germanisation de la jeunesse studieuse luxembourgeoise. Les organismes éducatifs de l'Etat totalitaire s'efforçaient de dispenser aux jeunes, dans un lycée spécial «Höhere Knabenschule», par un personnel endoctriné, dévoué, un enseignement basant sur des préceptes pédagogiques inspirés de théories hitlériennes. A cette fin ils trouvaient avantageux de les arracher progressivement à l'influence de leurs familles, souvent hostiles à la politique de l'éducation exercée par les organes de l'Etat national-socialiste. Bon gré, mal gré, j'étais obligé à me plier à la situation, ce que j'allais regretter plus tard, ce qu'on allait voir.

Visées de la politique éducative nazie

Bien vite mes parents devaient se rendre compte que le concept pédagogique de l'école basait sur la doctrine national-socialiste, la doctrine hitlérienne, sur des théories exécutées à la lettre par les organes éducatifs de l'Etat totalitaire allemand. Les adeptes de l'hitlérisme baptisaient l'école d'après le nom de Goethe. Quel bluff! Ils ne savaient que trop bien, que la doctrine national-socialiste, élaborée et exécutée par Hitler et ses collaborateurs dévoués, de par son totalitarisme, son mépris de la dignité humaine, fût diamétralement opposée aux principes éthiques de liberté, de justice, de respect devant la vie humaine, défendus par Goethe, ce noble philanthrope, hautement respecté dans le monde civilisé. Ils savaient que leurs thèses en matière d'éducation et d'instruction de la «Jeunesse» se situaient aux antipodes de toute véritable formation intellectuelle et morale. Les nazis étaient



«Emtelagen» en juin 1941: René Bernardy, Ed Pixius, Jean-Marc Wagener, Johnny Wagner, Félicien Maes, Piti Dagasso et Roger Arensdorf.

passés maître en imposture collective et tactique de désinformation.

La «Goethe-Schule» était dirigée par le «SS Scharführer» Schrey, un nazi pur sang, membre engagé de la redoutable organisation criminelle «Schutzstaffel». En ce Schrey, sous des dehors gentils, affables, se cachait un loup devenu berger. Après la révolte estudiantine en septembre 1942, consécutive à l'introduction au Grand-Duché du service militaire obligatoire de différentes catégories d'âge dans la «Wehrmacht», radicalement le loup Schrey montra les griffes et les crocs. Il se métamorphosa en ce tyran intranquillisant qu'on connaît.

Tout en s'entourant d'une poignée de collaborateurs fidèles, en partie importés de l'Allemagne, parmi eux des «Hitlerjugendführer», Schrey se mit en devoir d'agir comme organe exécutif des innombrables dispositions, directives et ordonnances, relatives à l'éducation et à l'instruction, élaborées et présentées par les autorités scolaires nazies. Les décrets-loi se terminaient toujours avec un «Heil Hitler» et ils portaient la signature du «Gauleiter» Gustave Simon, qui au nom du «Führer» gouvernait despoti-

quement le «Gau Moselland», c'est à dire la région mosellane allemande et le territoire luxembourgeois annexé manu militari au «Reich».

L'idéologie s'incarne en une pédagogie

En 1939, Hitler, en présence de plus de 50 000 membres de la «Hitlerjugend», rassemblés dans un stade d'Allemagne, clamait haut et fort: «Ich will eine grausame Jugend, vor der die Welt erzittern soll!» Ces paroles, d'une prétention inouïe, prononcées par le «Führer» sous les applaudissements d'une foule enthousiaste, en disent long sur les véritables intentions du despote mégalomane. Il exigeait une «Jeunesse» athlétique, de pur sang aryen, ferme de caractère, d'une fidélité inébranlable à l'égard du «Führer», le plus haut représentant de l'Etat allemand. Par fermeté de caractère Hitler entendait l'acceptation inconditionnelle des préceptes moraux, établis par la classe politique, inspirée des thèses national-socialistes. Au cours des années 1930, au seuil de la Deuxième Guerre Mondiale, la «Jeunesse», dans sa grande majorité, dans leur fougue enthousiasmante, se conformait aux ...

«Laudesleiter der volksdeutschen Bewegung V.d.Ba» Damian Kratzenberg s'adressait au peuple luxembourgeois : «Es gibt zur Zeit hier in Luxemburg keine vordringliche Aufgabe als die Erziehung des jungen Luxemburgers zum deutschen Menschen. Dazu muss die Schule ihm verhelfen.» Les buts éducatifs et instructifs, poursuivis par les stratégies scolaires, étaient fixés. C'était l'éducation de la «jeunesse» par l'État pour l'État. C'était la politisation de l'instruction publique.

En 1942, la population allemande, dans sa vaste majorité, entourait le «Führer» d'un nimbe de respectabilité irraisonnée. Les enseignants et les élèves étaient donc sommés de se plier aux exigences imposées par l'État totalitaire, qui tenait les éducateurs et les jeunes dans une sorte de tulle et de sujétion dégradante.

Nous savons que l'adolescence constitue l'une des étapes les plus décisives de l'évolution d'un homme. C'est la phase où la raison et la sensibilité s'épanouissent. C'est l'âge de la liberté, où le jeune est extrêmement curieux, réceptif et vulnérable. Aléatoirement notre ancien Ministre de l'Éducation Nationale, Monsieur Pierre Frieden, notait en 1936 «Par nature, les jeunes sont des pites molles, que le premier venu peut pétrir et façonner comme il l'entend». Et précisément, pendant la période nazie, nous, les jeunes, au printemps de la vie, nous étions livrés à la merci de ces doctrines aveuglées par le fanatisme, sans compétence et probité intellectuelle.

Ces pédants s'efforçaient d'imprimer avec une désinvolture effrayante une direction à notre vie, à une période où l'orientation et se fixe la vie. Particulièrement, ces «HJ» Führers dans leurs efforts d'endoctrinement idéologique, s'imaginaient profiter de la docilité et malléabilité des jeunes pour les rallier à la cause nazie. Mais l'enfant, un peu trop gâté et impatient, a la recherche d'événements, d'actions héroïques et de faits d'armes, se fit prendre dans les filets de la propagande nazie.

De nos jours, nous savons qu'aujourd'hui Hitler dédaignait la véritable «intelligentsia». Lui, mal éduqué, peu formé (il ne pouvait présenter aucune diplôme de fin d'études), et en surplus extrêmement brutal, n'attachait que peu d'importance à l'éducation intellectuelle à base de principes moraux authentiques. A son avis l'essentiel, c'était l'enseignement des humanités, peu conforme aux réalités de la vie, peu fait pour abétyr et corrompre «La jeunesse». Nous savons que l'étude des sciences classiques, des sciences humaines, favorise le développement du sens critique, ce que Hitler et sa clique ne voulaient en aucun cas tolérer. Par principe ils jugeaient la liberté d'expression. Ils prônaient une «jeunesse» fanatisée, assujettie, soumise à l'obéissance. Ils visaient à long terme le suppression de l'éducation morale à base de principes moraux chrétiens. Ils s'imaginaient pouvoir lui substituer une morale païenne, primitive, fondamentalement anti-religieuse et inhumaine.

Au cours des années 30, peu à peu, l'Allemagne hitlérienne semblait dans la plus monstrueuse aberration, dans l'ignominieuse sauvagerie qui révoltaient le monde civilisé. Dès 1939 l'Allemagne belliqueuse mit en exécution ses projets d'hégémonie sur les pays de l'Europe. En mai 1940 l'Allemagne envahit la Belgique, les Pays-Bas, la France et le Grand-Duché de Luxembourg. La population luxembourgeoise passait sous le régime nazi.

Le professorat

En ma qualité d'élève de la «Goethe-Schule», à partir de septembre 1942 jusqu'en juillet 1943, tout comme des milliers de jeunes, venant de toutes les régions du pays, je devais subir l'inhumaine nébétisme de membres d'un corps enseignant corrompu, dépourvu d'éthique professionnelle, nullement à la hauteur de sa tâche d'éducateur et de formateur. Inapte à donner aux jeunes gens une armature morale solide. Au cours de la période nazie, nombre d'enseignants) à tous les degrés, à tous les échelons, qui refusaient de se tenir en islière par

les idéologies nazis, étaient évincés sous prétexte d'insuffisance professionnelle. Ils risquaient la dégradation, la condamnation aux travaux forcés, la déportation avec leurs familles en Allemagne. Pour l'enseignement religieux était banni des écoles primaires et des instituts d'enseignement secondaire. Les membres du clergé catholique étaient invités à donner les cours d'instruction religieuse dans une salle, adaptée aux besoins de la cause. Les Soeurs de la Doctrine chrétienne, engagées moralement, constituaient, dans l'enseignement préscolaire, primaire et secondaire, étaient destituées. Au vu des mérites éminents des membres de la dite congrégation religieuse pour la nation luxembourgeoise, la population, hostile au nazisme, restait perplexe devant cet affreux incident.

La «Goetheschule» sous la tutelle nazie

En automne 1942, le «Führer» était arrivé à l'apogée de sa gloire. Les Schrey, Foes, Thömer, Radtke, Goitschalk etc. tous des nazis très sur le vol, obligeaient les jeunes lycéens d'adhérer au mouvement de jeunesse «Hitlerjugend». En cas de refus, le jeune était renvoyé de l'école. Les élèves étaient obligés de jurer allégeance indéfectible au «Führers» Adolf Hitler, ce personnage éminemment, aux idées socio-politiques abstruses. Depuis septembre 1942 la population patriotice luxembourgeoise savait à qui elle avait affaire. Chaque matin, avant le commencement des cours, devant le portrait de Hitler, accroché au mur principal de la salle de classe, les élèves debout, en attitude militaire, déclamaient radicalement et à voix haute, le salut hitlérien écrit et écrit.

En classe, il régnait une atmosphère chargée de surveillance occulte, de méfiance, de délation qui rendait difficile, voire impossible tout enseignement sérieux, valablement éducatif. Nos professeurs faisaient tout leur possible pour encourir la disgrâce du «Schulleiters» Schrey. L'administration scolaire disposait de moyens efficaces pour tenir la bride serrée aux enseignants engagés. Les élèves vivaient dans la hantise journalière de la dénonciation pour attitude anti-allemande et la menace du châtiement corporel. Les parents constituaient l'atout-chef dans nos relations avec les autorités nazies. Plusieurs des copains de classe, fils de dignitaires allemands, étaient toujours prêts à moquer.

Souvent Schrey faisait une visite impromptue en classe d'élèves et le matin avait ordonné d'épingler au veston l'insigne HJ, qui n'assistait pas régulièrement aux parades organisées par «Hitlerjugend», qui négligeait les cours d'indoctrination hebdomadaires, étaient vivement raboués, voire rousés de coups par le directeur SS, puis s'adressaient aux chefs HJ, de la présence de l'élève aux manifestations organisées par le «Gaulders» et ses collaborateurs. L'irruption imminente et effrayante de Schrey nous faisait toujours tressaillir de peur. On savait d'avance que des camarades de classe étaient piétés

Schrey et quelques autres professeurs savaient qu'en appliquant le châtiement corporel, ils avaient les couées franches, puisque les règlements permettaient, même prononcés en Allemagne. Pour la moindre faute on risquait une bonne raclée. Si par hasard, on rencontraient en l'un de ces professeurs allemands, il fallait les saluer à l'hilérienne. Malheur à toi si tu avais oublié de le faire ! Vraiment, le soir, se réjouissait de pouvoir rentrer dans le foyer et retrouver l'intimité familiale. Particulièrement la célébration de fêtes familiales apportait une bouffée d'air frais dans la pesante grisaille des années d'occupation nazie.

La formation préliminaire de la jeunesse étudiante

Penchons-nous sur le programme d'études, la programmation des activités périscolaires et extrascolaires. Le programme comprenait l'étude des langues allemande et anglaise, des mathématiques, de l'histoire, de la géographie, de la biologie. On enseignait le chant et le dessin. On faisait du sport. Des professeurs et instructeurs, qui n'étaient nullement à la hauteur de leur tâche, dispensaient un enseignement rudimentaire. Ils essayaient de nous donner une formation axée sur l'éducation physique, l'idéologie raciste et l'allégeance à la politique de la permanence de la politique luxembourgeoise.

La bonne éducation base sur la sympathie réciproque qu'éprouvent l'éducateur et le jeune à éduquer. Cette condition fondamentale n'était pas respectée. Les professeurs et les jeunes à ce lavage du cerveau, pour employer un terme de la lexicographie moderne. Il est clair que les déclarations fanaronnes, la distorsion de faits historiques, faites par ces fanatisés, réclamaient de la part de nos parents des éclaircissements et rectifications et du cours surmontaient les contrebalances les affirmations mensongères, débitées par les adulateurs de Hitler. Ils informaient leur progéniture de l'ignominie des thèses hitlériennes, des atrocités commises par ordre du «Führers». Que de fois, des jeunes et adolescents naïfs, mal informés, se voyaient engagés dans des activités récréatives, sportives, des parades et camps, organisées par les chefs HJ, devenant à la proie facile d'ensorcelés nazis.

La «Goethe-Schule» on réservait une certaine importance à l'éducation physique. Ces fanatiques sans compétence se servaient de leur autorité magistrale de chaussons de soldats et des chaussons populaires allemands. On attachait une importance exagérée à l'éducation physique et sportive. Au cours des mois d'hiver on pratiquait dans la grande salle omnisports de la «Goethe-Schule» le ski alpin. Les jeunes en pratiquant l'athlétisme, souvent sous la direction de monteurs HJ, au stade de Luxembourg (Route d'Arlon). On apprenait la natation dans la piscine municipale ou la piscine en plein air de Dommeldange. Non moins importante était la prati-



«Wanderlager» avec le professeur Robert Engel en 1941.

que du sport parascolaire. En compagnie de «HJ Führers» nous faisons de longues marches rapides à travers le «Bambösch» et le «Grünewald». Nous ramassions des fèves, les fruits des hêtres, destinés pour la fabrication d'huiles cosmétiques. Nous allions cueillir des herbes médicinales, servant à la production de tisanes, consommées par les soldats au front. Nous traversons en groupe les champs de pommes de terre (Plateau de Kirchberg, hauteur de Dommeldange) à la recherche de doryphores. A mesure que se prolongeait la guerre, augmentait la demande de matières premières, usées de toute urgence par l'industrie de guerre allemande. On nous obligeait à aller à la recherche d'objets en cuivre, en étain, en zinc et d'autres métaux, nécessités par les usines d'armement. Étaient déposés dans une grande salle du bâtiment scolaire.

Vers Noël 1942, les classes de notre lycée, en compagnie de professeurs allemands, visitaient l'exposition «Das Sowjetparadies» organisée dans le grand Hall, situé en face du bâtiment scolaire. Au moyen de photos surdimensionnelles, de dioramas en chaussons de soldats, de films, un militaire allemand gonflé d'arrogance, en termes éloquentes, décrivait l'extrême pauvreté du peuple russe, son manque de civilisation, la brutalité du régime stalinien. Il relevait le danger que constituait «l'Union Soviétique» s'apparentait à assujettir les nations civilisées du monde entier. Avec assurance outrecuidante, il plastronnait que le «Führers» et les forces armées allemandes avaient anéanti le monde soviétique. Il terminait ses invectives, en produisant à l'égard de Hitler

«des größten Feldherrn aller Zeiten!» les louanges dithyrambiques connues. Le pauvre imbécile ! N'avait-il pas encore constaté que vers Noël 1942, en Russie, les armées hitlériennes encaissaient des revers, et qu'elles bataillaient en retraite. Quelle hypocrisie de la part des tortionnaires et bourreaux nazis de se poser en champion dans la défense de la chrétienté et de la culture occidentale contre les périls émanant du «système judéo-bolchévique» (terminologie employée par les nazis). Quel pharisaïsme !

Après la défaite des armées allemandes à Stalingrad en février 1943, le régime hitlérien chavirait. La situation militaire et politique de l'Allemagne nazie évoluait de mal en pire. A mesure que la guerre se prolongeait, l'oppression des organes de répression nazie augmentait pour se perdre dans la barbarie abominable. En classe, après l'éviction de professeurs luxembourgeois «...sie haben nicht die Gewähr!» et leur remplacement par des enseignants membres d'une organisation nazie, le niveau d'études baissait sensiblement.

«Des scènes pareilles se passaient en moyenne plusieurs fois par semaine. De nos jours, pour un seul tel méfait, le nistre serait traduit en justice. Un jour, ce même Radtke, s'adressait à l'un de mes copains de classe. «Dis-moi le nom du Chef der Zivilverwaltung in Luxemburg. Et le jeune, après quelques hésitations répondait ingénument : «Großherzogin Charlotte». Radtke sursauta. Il quitta le pupitre. Le jeune ignorait dit se présenter devant lui. Au cri : «Cet ...

... imbécile ne sait pas encore que le territoire Lëtzebuerg est annexé au Gau Moselland, qu'il est placé sous l'obédience du Parteidistrikt Gustav Simon!» Et mon copain naïf et innocent reçut la volée traditionnelle de coups à la figure.

Un autre professeur, à son tour



Fête sportive au stade en 1941 la tribune des professeurs. Au premier plan à droite: le directeur SS Schrey.

homme de forte carrure, avait la spécialité abjecte de donner, moyennant une fêrule, en présence de toute la classe, des fessées à l'élève en faute. Une fois de plus, le professeur, dans un accès de colère, agrippa un élève, le retira du banc et s'appêta à lui donner la fessée. Le camarade de classe, de parents allemands, portait par hasard, ou par précaution, une culotte en cuir, de coutume dans les régions alpines. Les premiers coups de fêrule pleuraient sur la culotte en cuir durci. On avait l'impression d'entendre le battement du gros tambour, rythmant la marche des musiciens d'une fanfare, jouant le «Hämmels- marsch» le jour de la kermesse. C'était un spectacle amusant, hautement risible. La fessée déchaîna une gaieté folle. Tout naturellement la classe éclatait de rire. Vite, le professeur constata qu'il s'exposait à la risée des élèves. Furieux, honteux, il interrompit son acte méprisable. Notre camarade avait échappé à un châtiment humiliant. Ces images de violence répugnante, commises à l'égard de copains de 14, 15 ans, sensibles, apeurés, déferlent toujours devant mes yeux.

Impossible que des sentiments de respect mutuel et de sympathie réciproque entre professorat et élèves pussent naître. Ces soi-disant éducateurs, sans éthique professionnelle, des pédants, au service d'une idéologie inhumaine, ne savaient dispenser qu'une éducation morale et civique fruste et impie. Nous, les jeunes, au seuil de l'adolescence, nous n'écoutes plus ces apôtres de l'idéologie nazie qui ne se lassaient de nous bernier avec leurs propos futiles et l' inanité de leurs arguments. Il eût été fatal pour le jeune, de se lancer dans une joute argumentaire avec l'un de ces nazis farouches obligés de juguler la liberté d'expression.

En 1943 et 1944, à plusieurs reprises, au cours des heures d'enseignement, les sirènes d'alerte, placées sur le toit du bâtiment scolaire, se mirent à hurler, annonçant le survol prochain de formations de bombardiers alliés. En toute hâte, le personnel enseignant et les élèves couraient s'abriter dans les caves de l'édifice où ils attendaient, souvent des heures durant, sous des conditions nullement agréables, la fin de l'alerte. Vers Pâques 1944, après le départ pour le front de l'Est de notre redoutable SS Schrey, le nouveau Directeur, le «Parteigenosse» Müller ordonna aux élèves de quitter en cas d'alerte le bâtiment scolaire et de chercher abri dans un souterrain proche de l'édifice. Nous constatons vite que le nouveau directeur, personnage plutôt effacé, sans autorité, relâchait la discipline. De ce fait. En cas d'alerte, de nombreux élèves rentraient à domicile. S'il faisait beau, des groupes d'élèves se formaient et ils partaient prendre leurs ébats sur un terrain de sports situé aux alentours.

Le matin du 9 mai 1944, ensemble



Accueil par une délégation de la „Hitlerjugend“ du Gauleiter Gustav Simon.

avec quelques camarades de classe, j'étais assis sur un banc installé sur le plateau «Saint Crépin» (Côte d'Eich). Voilà qu'au-dessus de la région de Bonnevoie, le ciel se remplissait du vrombissement d'une forte escadre d'avions de guerre. Dans un fracas à casser les oreilles, les bombardiers déversaient une énorme quantité de bombes explosives sur les installations ferroviaires situées au sud de la capitale. Glacés d'effroi, nous nous jetions à plat ventre. Nous avions l'impression de vivre le moment de la mort.

L'effondrement

Il n'est pas faux de dire qu'à partir de Pâques, suite aux attaques aériennes, aux interruptions des cours, à l'absence de professeurs et d'élèves, inéluctablement le système scolaire se dirigeait vers le collapsus. Que de fois, au su des professeurs et instructeurs, les élèves faisaient l'école buissonnière. Impunément ils séchaient les cours d'endoctrinement organisés par les chefs H.J. Le 10 septembre, enfin, après une percée fulgurante des armées alliées à travers la France et la Belgique, les troupes américaines libératrices firent leur entrée au Grand-Duché. Dans une atmosphère frémissante de joie et de patriotisme, une foule en délire accueillait ses libérateurs. Peu à peu, le «Reich» s'effondrait dans une chute apocalyptique. Le peuple allemand plongeait la tête baissée dans l'abîme.

Le redressement moral et matériel

Dès la fin de la guerre en mai 1945 la rénovation de la communauté luxembourgeoise, tyrannisée, meurtrie, pendant cinq ans, devait démarrer sans tarder. Les autorités d'Etat, dans leurs efforts du redressement moral et matériel du peuple luxembourgeois, se voyaient confrontées au défi d'énormes problèmes d'ordre so-

cio-politique. Point n'est besoin de relever que les problèmes d'ordre purement matériel n'étaient pas moins importants. Les autorités scolaires durent constater que le niveau moral et intellectuel de la population scolaire avait sensiblement baissé. Tout particulièrement les jeunes, de toutes les catégories d'âge, fréquentant pendant la période nazie l'enseignement secondaire et supérieur, accusaient un retard de développement intellectuel de plusieurs années. Il reste inconnu le nombre des élèves doués menés par les nazis aux échecs et décrochages scolaires. Les déficiences morales accumulées au cours des années d'occupation étaient inestimables.

L'épuration des coeurs et des esprits s'imposait de toute urgence. Il fallait sortir le pays de l'enlèvement social et économique. L'heureux hasard politique, sinon la «Providence», avait placé au cours des années de l'immédiat après-guerre à la tête du ministère de l'Education Nationale en la personne des professeurs Nic. Margue et Pierre Frieden deux personnalités de taille. Nos deux «phares» étaient venus à point nommé pour exciter les énergies juvéniles au passé mal orientées et leur indiquer la voie à suivre dans le redressement moral et intellectuel. Providentiellement, les deux hommes d'Etat avaient l'immense chance de jouir de l'appui d'un groupe fort important de collaborateurs motivés, zélés, en majorité de jeunes enseignants qui tout comme leurs supérieurs, avaient en grande majorité souffert sous les affres du régime hitlérien.

Fort de ces équipes d'éducateurs et d'éducatrices, les autorités scolaires réussirent peu à peu à combler les lacunes morales et intellectuelles, dues aux pratiques malintentionnées et abusives des panégyristes du «Führer Adolf

Hitler». Elles redressaient une situation éducative et instructive qui en 1945 allait à la dérive. Au cours des années 50 la reconstruction matérielle du pays ravagé et la régénération de la société luxembourgeoise s'effectuaient à un rythme étonnant. Visiblement les nazis n'avaient pas réussi à annuler notre conscience nationale inspirée de patriotisme et de sentiments de dignité humaine. ■

Quiconque désire approfondir son savoir sur le système éducatif établi par les nazis, est invité à se pencher dans la lecture de quelques manuels scolaires, dont se servaient au cours des années de l'occupation les classes inférieures de la «Goethe-Schule»:

1. Realienbuch
Kahn Meyer und Schulze
(Edition 1941)
2. Saat in die Zeit Band I
Dr. Alfred Grotz
(Edition 1939)
3. Die Garbe
Liederbuch für höhere Lehranstalten
H.W. Schmidt
A. Weber
(Edition 1942)
4. Diercke Schulatlas für Höhere Lehranstalten
Verlag von Georg Westermann
(Edition 1942)
5. UNSER ALLER HITLER
Nibelungen-Verlag-Berlin
(Edition 1940)

Non moins intéressante et instructive restera toujours la lecture des quotidiens édités au cours des années d'occupation nazie. Les articles à sujet politique témoignent de l'inimaginable aveuglement fanatique et de la mentalité mensongère des flagorneurs et propagandistes de Hitler.